L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 24 JUILLET 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 24 JUILLET 1893.

Dufour & Dennis,
Propriétaires-Editeurs

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les prix ci-dessus.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

DÉFENSE DE CRACHER.

Chaque jour, la science de l'hygiène fait des progrès vraiment surprenants. Nous sommes redevables de la plupart de ces découvertes à l'étude des microbes et de leur action pernicieuse sur l'organisme humain.

Au premier examen, les prescriptions des hygiénistes peuvent paraître futiles, parce qu'on ne pénètre pas le mystère des contagions dangereuses. Par certaines exagérations des théories pastoriennes, on provoqua le scepticisme du public à l'égard des légions de microbes homicides.

Il y a seulement trente ans, qui donc aurait songé à s'occuper des "crachats?" Nos savants médecins—MM. Armand Gautier et Ollivier—dans une communication au conseil d'hygiène viennent d'annoncer l'importance de cette question bizarre.

A la suite de leurs études, ils demandent qu'il soit interdit de cracher dans les lieux publics, non pas au nom de la bienséance, mais par précaution hygiénique.

Désormais, dans les omnibus, les tramways et les wagons de chemins de fer, à côté de l'affiche: "Défense de fumer", on collera une nouvelle: "Défense de cracher."

Les expectorations sont le véhicule le plus ordinaire de la plupart des microbes pathogènes. Chacun sait que notre bouche sert d'habitat à toute une armée de bactéries, que les crachats entraînent au dehors.

Pour beaucoup de nos lecteurs, les maladies qui font le plus de victimes: la phthisie, la fièvre typhoïde, la tuberculose, sont propagées par les crachats jetés dans les endroits publics.

Voici comment s'effectuerait la contagion: Jetés sur le sol ou sur le plancher d'un véhicule quelconque ou d'un appartement, les crachats sèchent et rendent libres les microbes emprisonnés par humidité.

En respirant, nous les introduisons dans notre organisme, ce qui peut promener les contagions les plus inattendues et les maladies les plus graves.

D'ailleurs, la question n'est pas nouvelle. L'année dernière, le docteur Layton, en France, fit des expériences sur les paillassons des trains qui emploient fréquemment des phthisiques vers les stations hivernales de la Méditerranée.

Des cobayes à qui l'on avait inoculé des poussières ainsi recueillies, succombaient, sans exception, à la tuberculose. Mais cette constatation, la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée désinfecte, journellement, ses wagons suspects de contamination.

Il est donc par les poussières aériennes que la contagion s'opère.

A ce propos, on savant italien a consacré un bien curieux mémoire sur le rôle de la poussière des rues.

Manfredi a recueilli des poussières sur la voie publique et les a analysées. Scrupuleusement, il a fait les constatations les plus terrifiantes. Il y a découvert les germes de toutes les maladies microbiennes.

Après la lecture de ces travaux, à coup sûr intéressants, on pourrait être saisi des périls que nous courons en foulant l'asphalte des boulevards. Les poussières du monde qui menacent notre santé ne sont rien à côté des affections que nous coudoyons en permanence. En vérité, c'est à s'enfermer dans une étuve à désinfection.

Après M. Manfredi, tous ces animalcules, poussièreux sont non seulement avalés, mais encore s'attachent aux chaussures, aux vêtements, et vont ainsi souiller l'intérieur des maisons!

La classique: "Essuyez vos pieds" ne suffit, désormais, insuffisant. A côté de la loge du concierge, va s'installer, dans les maisons riches, le service de l'hygiène, des champs de désinfection et d'épuration.

Heureusement, M. Manfredi propose un balai dans les rues et sur les toits. Selon lui, l'emploi de cet instrument, comme du plumeau, est une "loi" pour notre époque.

Qu'il fasse, dans la rue, et dans nos appartements, ce sont des lavages à l'eau antiseptique.

Au cours de son travail, M. Manfredi a fait une constatation assez curieuse. Il a nous apprend un "coup d'air" de pas.

Il recevrions des "coups de mistral" sous l'influence pernicieuse des vents secs, ou vents d'Est. On a, en constaté que toutes les épidémies suivent une marche constante de l'Est à l'Ouest.

Les vents favorisent la pulvérisation microbienne des rues et rendent la vie à tous les germes empoisonnés. Ainsi, la dernière épidémie d'influenza, Paris, on a, d'ailleurs, remarqué que le vent était plus grave avec le vent d'Est qu'il s'amendait aussitôt que le vent tournait de la mer.

Cette constatation nous apprend encore, des crachats et des poussières, les plus dangereux et terribles microbes semblent, en attendant une occasion favorable d'exercer leurs ravages, se cacher en dans nos intestins.

Il a été amené à étudier la pollution de l'atmosphère, les fameux brouillards. Dans cet ordre d'idées, on a fait les découvertes les plus intéressantes.

Le brouillard, généralement, aujourd'hui, les brouillards sont formés par la vapeur en suspension dans l'air. La vapeur d'eau vient se condenser sur des particules imperceptibles des poussières atmosphériques.

Il a ainsi qu'on explique le danger des brouillards, dont le contact est beaucoup plus dangereux à la ville qu'à la campagne.

On peut stériliser les poussières des rues avec des arrosages antiseptiques, mais, malheureusement, ils filent, c'est le soleil, par la lumière de Paris, qui se charge de pompe, de l'air, ses respirons, et qui ajoute ainsi, à ces vivifiantes, celle d'être le ferment de salubrité de la nature.

Le récit du voyage au World's Fair, par le chemin de fer de Louisville & Nashville.

Le dimanche, 23 juillet, nous vendrons des billets spéciaux pour le voyage de Chicago, aller et retour, à

Les billets entraînent la condition du voyage sans arrêt dans Chicago et seront valables pendant dix jours à partir des dattes de leurs départs.

Aucune autorisant aucune déviation de route. Ces billets sont absolument dissemblables des billets réguliers pour le voyage aller et retour, les quels comportent tous les privilèges usuels.

JOHN KILKENNY,
C. P. A.

Le phénomène, qui est actuellement dans la ville, qui est actuellement dans le monde insondable, arrête, dans la rue, la connaissance, et lui dit: "Voulez-moi le service de me prêter cent francs."

"Pourquoi faire?"

"Mais, vous-vous ma femme vient d'arriver. Alors, je voudrais faire l'action aux *Petites affiches*. Et qu'on vous la rende?"

"Mais pour déclarer que je ne paye mes dettes!"

"Mais mes petites langues:

"Mais chère Mme X....., quel cœur! Quand il s'agit de venir en aide à malheureux, elle donne à pleines mains!

"Il doivent être bien contents qu'elle grandes!"

FEUILLETON.

CENDRILLON

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

TROISIÈME PARTIE.

LES MISÉRABLES.

(SUITE.)

—Mon cher Jonathan, reprit-il, je n'ai plus rien à vous dire; et, maintenant, que vous connaissez les tenants et les aboutissants, quel est définitivement votre avis?

Un éclair fauve sillonna le regard de de Melville et il répondit:

—Il faut enlever Marie-Madeleine. Qui veut la fin veut les moyens, c'est la sagesse des nations qui dit cela. Au premier abord, cet enlèvement paraît difficile, impossible même; mais, avec de l'argent, tout devient possible; du reste, j'en fais mon affaire.

—L'argent ne vous manquera pas, j'en sai.

—Il m'en faudra, car je ne puis agir seul; des auxiliaires me sont nécessaires; mais, avec une vingtaine de mille francs, nous pourrons déjà faire quelque chose.

—Je vous remettrai cette somme.

—Pour l'entrée en campagne?

—C'est entendu. Mais, mon cher Milesen, pour posséder Marie-Madeleine, je sèmerais l'or à pleines mains, je donnerais aussi facilement qu'un billet de mille l'agréable surprise de ma chère tante. Mettez-vous donc à l'œuvre, Jonathan; vous avez carte blanche. Dépensez autant qu'il le faudra. Réussissons, tout est là.

De Melville n'avait plus besoin d'être stimulé. Avec cette facilité d'improvisation qu'il possédait pour les combinaisons ténébreuses, il se sentait suffisamment fort, maintenant, pour terrasser ses adversaires et les tenir écrasés sous ses pieds. Marie-Madeleine entre ses mains, quelle arme! Ce n'était plus de Chamblay qu'il allait servir, mais lui-même; il lui fallait Marie-Madeleine et il s'en emparerait, dût-il l'aller prendre au château même de Mondragat.

Que lui importait qu'elle fût sa fille? Que lui importait de faire souffrir la pauvre enfant, de la martyriser même? Est-ce qu'il pensait à cela, le misérable? Il ne voyait que sa vengeance. Oh! se venger de sa femme et de son fils, les tenir, enfin, et pouvoir leur broyer le cœur!

—Oui, mon cher de Chamblay, dit-il, rêveusions, tout est là! Mais, je vous le répète, j'en fais mon affaire. Dans quinze jours votre colombe sera en cage ou je ne m'appellerai plus Jonathan Milsen.

Vraiment, ajouta-t-il avec un faux sourire, vous êtes généreux comme un Richelieu, et c'est un plaisir de vous servir. Je vions de me charger d'une rude besogne; mais je travaillant, pour un charmant garçon comme vous, la peine me sera légère et je me figurerai aisément que je travaille pour moi.

—Avez-vous donc un plan?

—Oui, certes.

—Puis-je le savoir?

—J'ai encore besoin de certains renseignements que vous me fournirez, je l'espère. Restons-en là ce soir. Demain, nous causerons.

XV

LE MAITRE ET L'ÉLÈVE.

Le comte de Clairfond avait réservé, on le sait, une partie du dernier étage du château de Mondragat pour y aménager un salle d'études et un atelier, à côté desquels se trouvait le logement de son secrétaire, ou plutôt de son collaborateur, car Georges Nautier prenait une part active aux travaux du comte.

Car M. de Clairfond était châtelain à ses heures, il aimait à redevenir ingénieur aussi souvent que ses devoirs envers sa famille et le monde le lui permettaient. Or, il n'y avait pas récréation tous les jours à Mondragat et c'était une fois ou deux chaque semaine que le comte accompagnait la comtesse et ses enfants à Semur ou à Tonnerre.

Du reste, M. de Clairfond ne restait jamais un jour sans monter à la salle des dessins ou à l'atelier d'ajustage des pièces mécaniques. Ce n'était pas toujours pour travailler, mais assez souvent parce qu'il éprouvait le besoin de causer avec Georges Nautier, tout en grillant quelques cigarettes.

Le jeune homme avait été très chaudement recommandé au comte-ingénieur; mais il se recommandait de lui-même par son intelligence, sa distinction, son instruction et d'autres qualités exceptionnelles. M. de Clairfond l'avait en haute estime et le traitait absolument en camarade, ce qui était plus que la familiarité du maître à l'égard de l'élève qui sait se montrer reconnaissant.

Comme on l'a vu, Georges était entré dans l'intimité de la famille, et le comte et la comtesse avaient pour lui les mêmes égards qu'ils accordaient à l'institutrice. Le soir, dans le petit salon, il faisait la partie de whist avec les maîtres pendant que Marie-Madeleine donnait la leçon de piano à ses élèves.

Le comte pensait à l'avenir de Georges. C'était bien de lui payer ses appointements de cinq cents francs par mois, mais ce n'était pas assez; il méritait une récompense, et M. de Clairfond se promettait, de la lui donner en lui ouvrant une carrière honorable.

—C'est un excellent sujet, disait le comte à sa femme, un cœur dévoué et reconnaissant, il est digne de tout mon intérêt, et, bien certainement, je ferai quelque chose pour lui.

Georges dépensait peu; aussi, chaque mois, prélait-il M. de Clairfond de lui placer ses économies.

—Vous pensez à l'avenir, mon ami, lui disait le comte, n'est bien. Comme disent nos bons Bourguignons, il faut toujours se garder une poire pour la soif. Et puis, en économiant de la sorte, vous arriverez à posséder un petit capital. Hé, hé, avec une douzaine de mille francs on peut entrer en ménage. Ne pensez-vous pas qu'il en peut déjà à vous marier?

—Me marier, monsieur le comte, qui voudrait de moi?

—Mais une honnête fille désireuse de faire le bonheur d'un brave et loyal garçon et d'être heureuse elle-même.

Georges secouait la tête en souriant.

Alors il avait le cœur libre, Marie-Madeleine n'était pas au château. Alors, l'existence de Georges était des plus heureuses. Il ne connaissait pas les inquiétudes que donnent l'envie ou l'ambition, et jamais le moindre souci n'était venu se mêler à sa vie régulière et facile.

Il n'était ni un exubérant ni un mélancolique, mais un de ces modérés qui ne vont pas chercher au delà de l'horizon de la vie réelle. Il limitait son enthousiasme aux choses de sa profession, qu'il aimait avec passion et à laquelle il se donnait tout entier.

Marie-Madeleine arriva.

Georges la vit descendre de voiture. Ce fut un éblouissement. Il éprouva une sensation indéfinissable, mais délicieuse, une douceur dans son âme. Tout le reste de la journée il fut rêveur. A chaque instant il répétait dans sa pensée:

—Comme elle est belle! Mon Dieu qu'elle est belle!

Des les premiers jours il s'aperçut que, brusquement, il s'était fait un grand changement dans ses habitudes et même dans sa vie. Des idées qui ne lui étaient jamais venues occupaient constamment sa pensée.

Toutes choses lui apparaissaient sous un aspect nouveau; il lui semblait que la lumière du jour était plus vive, que les espaces s'élargissaient, qu'il respirait un air plus pur, que le chant des oiseaux n'avait jamais été aussi mélodieux, que les fleurs répandaient des parfums jusqu'alors inconnus, enfin que la nature tout entière n'avait jamais été aussi belle.

Il y avait de la joie dans son cœur, des sourires sur ses lèvres, une sorte d'ivresse dans tout son être.

Et tout cela était un enchantement causé par l'institutrice; tout cela, c'était Marie Madeleine. Quelle magique influence exerçait-elle donc sur lui? Marie Madeleine! Était-ce cette belle jeune fille qui voudrait de lui? N'était-ce pas cette belle jeune fille blonde, aux yeux pervenche, qu'il avait tant de fois évoquée dans ses rêves fiévreux?

Avant même de s'être rendu compte de ses impressions, il aimait Marie-Madeleine, et quand il interrogeait son cœur, celui-ci lui répondit: "Ne doute pas, tu l'aimes!" C'était une domination; il ne fit rien pour s'y soustraire; il s'y abandonna avec allégresse. Et il se mit à aimer Marie-Madeleine de l'amour le plus ardent, le plus pur qui soit jamais entré dans le cœur d'un homme. C'était elle qu'il avait attendue pour laisser pénétrer dans son cœur ces chands effluves qui, maintenant, le faisaient vivre. Car il vivait de son amour comme la fleur vit d'un rayon de soleil.

Il aimait et était heureux d'aimer; oui, c'était un bonheur qu'il ne pouvait comparer à aucun autre. Il n'était plus seul au monde; il y avait une autre existence mêlée à la sienne, une autre âme dans son âme.

Mais son amour était aussi timide que respectueux; il craignait de le laisser deviner, à celle sertout qui en était l'objet; il le tenait enfermé au plus profond de son cœur. Il le cachait comme l'avare cache son trésor.

Marie-Madeleine, qui, elle aussi, aimait secrètement le jeune homme, mais qui se défendait encore contre le sentiment envahisseur, avait elle deviné qu'elle était aimée? Peut être. Mais ce qui pouvait échapper à la jeune fille avait été remarqué par le comte et la comtesse de Clairfond; tous deux avaient découvert ce que Georges Nautier croyait tenir si bien caché, et s'étaient aperçus que le jeune homme n'était pas aussi indifférent à l'institutrice qu'elle voulait le faire croire.

Un matin, c'était quelques jours après cette leçon de piano donnée si distraitement par l'institutrice à ses élèves, M. de Clairfond monta à la salle des études, où il trouva Georges Nautier achevant le dessin d'un nouveau moteur inventé par le comte et lui. Toutes les pièces de la machine étaient également dessinées.

—Nous allons pouvoir, dès demain, livrer tous ces dessins à notre constructeur mécanicien, dit le comte.

—Oui, monsieur. J'ai soigneusement vérifié toutes les pièces et je suis à peu près certain de ne pas m'être trompé dans aucun de mes calculs.

—Vous êtes allé hier à l'usine, reprit M. de Clairfond, en allumant une cigarette, vous y êtes resté une partie de la journée, avez-vous été satisfait?

—Oui, monsieur le comte, les travaux marchent aussi bien et aussi vite qu'on peut le désirer; on commence à installer les machines; la troisième a été mise en place hier, sous mes yeux.

XV

LE MAITRE ET L'ÉLÈVE.

—Que pensez-vous des deux contremaîtres?

—J'ai causé assez longtemps avec eux; j'ai pu m'assurer qu'ils connaissent parfaitement leur métier; de plus ils sont instruits; du reste, ils sont tous deux d'anciens élèves de l'école de Châlons.

—C'était une garantie: voilà pourquoi je les ai choisis.

—Je suis convaincu que vous en aurez toute satisfaction, monsieur le comte.

—Oh! ce n'est pas moi qu'ils auront à contenter; mais l'ingénieur à qui je confierai la direction de l'usine.

—Grâce à votre bienveillante relation, monsieur le comte, le directeur de l'usine vous sera facile à trouver; mais il serait bon, je crois, qu'il entrât en fonctions le plus tôt possible. Les ouvriers engagés vont arriver de tous les côtés; il y aurait intérêt à ce que le directeur de l'usine puisse recevoir son personnel et lui donner ses premiers ordres. Dans un mois, monsieur le comte, dans six semaines au plus tard, si vous le voulez, l'usine sera en pleine activité, toutes les machines fonctionneront et l'on pourra répondre aux nombreuses commandes de papier que l'on reçoit tous les jours.

—J'ai pensé à tout cela, mon jeune ami, répondit M. de Clairfond avec son bon sourire; mais rien ne presse encore. Toutefois, je dois vous dire, afin de vous tranquilliser, que je n'ai plus à chercher le directeur de notre usine, il est trouvé, je l'ai sous la main et, le moment venu, il entrera en fonctions.

—Dans ce cas, monsieur le comte, je vous prie de me pardonner les observations que je me suis permis de vous faire.

—Mais, mon cher Georges, c'était votre droit, et cela prouve combien vous vous intéressez à l'entreprise. Sincèrement, Georges, d'après les essais que nous avons faite, croyez-vous au succès de notre papier?

—Absolument, monsieur le comte;

—Quel sera, selon vous, le bénéfice net qui pourra être réalisé?

—Quarante mille francs la première année, un tiers en plus les années suivantes.

—Vous êtes sûr de vos chiffres?

—Oui, monsieur le comte. Cependant il y aura à prendre sur ce bénéfice le traitement du directeur.

—Naturellement puisque vous ne l'avez pas compris dans vos calculs. Quel sera le traitement du directeur, Georges? Je tiens à avoir votre avis sur ce point, d'ailleurs assez délicat.

—Je crois, monsieur le comte, que huit mille francs par an....

—Ce n'est pas assez, mon ami; le directeur de l'usine aura douze mille francs de traitement pendant les quatre premières années et ensuite, si grâce à lui l'entreprise devient prospère, plus de traitement; mais, alors, associé, il partagera avec moi les bénéfices de l'affaire.

Le jeune homme s'inclina respectueusement. On pouvait lire dans l'expression de sa physionomie son admiration pour son maître, ce véritable grand seigneur.

—Mon cher Georges, reprit M. de Clairfond après quelques instants de silence, vous plaît-il que nous parlions un peu de vous, maintenant?

—De moi, monsieur le comte?

—De vous, mon jeune ami, de votre avenir; j'ai pour vous, il me semble, que vous y songiez; car, enfin, vous ne resterez pas éternellement avec moi.

Le jeune homme devint très pâle et regarda le comte avec une sorte d'effarement.

—Allons ne vous troublez pas, dit le comte; vous pensez bien que je ne me séparerai pas de vous brusquement; mais s'il n'y a pas urgence, vous n'en devez pas moins songer à vous créer une situation, sinon beaucoup meilleure que celle que vous avez auprès de moi, mais plus sûre: nait-on jamais ce qui peut arriver: je peux vous manquer, mon ami.

—Oh! monsieur le comte, que dites-vous?

—Nous sommes tous mortels, Georges. Mais, croyez-le bien, c'est uniquement dans votre intérêt que je vous parle ainsi. Comme vous le disiez tout à l'heure, j'ai de nombreuses relations et je m'en sers quelquefois pour mes amis; sans vous en avoir parlé, je me suis déjà sérieusement occupé de vous.

—Est-il donc vrai que monsieur le comte veuille se passer de mes services? dit le jeune homme d'une voix tremblante.

—Ne vous méprenez pas sur mes intentions, qui n'ont rien qui puisse troubler votre tranquillité, répliqua gravement M. de Clairfond; encore une fois, Georges, c'est de votre avenir dont j'ai souci. Et d'abord, tenez, je voudrais vous voir marié.

—Mais, balbutia le jeune homme.

—Vous avez vingt-huit ans; c'est l'âge. L'année dernière, quand je vous parlais mariage, vous vous mettiez à rire, vous ne riez pas en ce moment. Non, vous baissez la tête, comme un grand enfant que vous êtes. Tout à l'heure, vous avez pâli, et voila que vous rougissez. Pourtant, vous savez que j'ai deviné votre cher secret. Georges, vous aimez l'institutrice de mes filles, cette jeune et charmante Marie-Madeleine à laquelle la comtesse s'est attachée comme je me suis, moi, attaché à vous.

—Oui, monsieur le comte, je l'aime!

—Eh bien, il semble qu'elle soit venue pour vous à Mondragat. Georges, voilà la compagne qu'il vous faut; il nous serait agréable, à la comtesse et à moi, de voir Marie-Madeleine votre femme. Sait-elle que vous l'aimez?

—Elle l'ignore, monsieur le comte!

—A moins que son regard n'ait pénétré jusqu'au fond de votre cœur. Ainsi, bien que vous en ayez trouvé plus d'une fois l'occasion, vous n'avez pas eu la hardiesse de lui parler de l'amour qu'elle vous a inspiré; je comprends; vous avez des craintes; plus l'amour est sincère, plus celui qui l'éprouve est timide.

—Oh! oui, je suis timide et craintif. Mais je suis si heureux de l'aimer secrètement! C'est un bonheur fait tout entier d'espérance; et si, jusqu'à présent, je ne lui ai point parlé de mon amour, c'est que je tremble de voir s'évanouir mon doux rêve.... Si elle me repoussait, si elle me répondait: "Je ne vous aime pas; je ne vous aimerai jamais!.." il me semble que ce serait mon arrêt de mort. Voilà pourquoi je fais violence à mon cœur et retiens sur mes lèvres les paroles brûlantes. Je tiens tant à conserver mon espérance! Espérer, c'est se sentir vivre; désespérer, c'est mourir!....

—Mon cher Georges, répondit le comte, il faudra faire connaître à Marie-Madeleine vos sentiments à son égard; vos craintes me paraissent exagérées pour ne pas dire puériles; j'ignore ce que vous répondra notre jeune institutrice; mais, peut être, ces paroles qui depuis trop longtemps brûlent vos lèvres, seront elles mieux accueillies que vous ne le pensez.

Le jeune homme hocha la tête.

—Ce qui m'a encore retenu, monsieur le comte, dit-il, c'est que, comme vous le disiez tout à l'heure, je n'ai pas une position assurée et que Mlle Marie-Madeleine, l'institutrice de Mlles de Clairfond, n'est pas libre: elle appartient à ses élèves.

—Certes, répliqua vivement le comte, si Mlle Marie-Madeleine, en vous épousant, devait ne plus être l'institutrice de mes filles, la comtesse et moi ne pourrions voir ce mariage avec plaisir.

Lucienne et Pauline se sont si bien attachées à leur institutrice que les en séparer serait leur causer un grand chagrin; elles voient en Marie-Madeleine une seconde mère, et bien que, souvent, et sans que la comtesse s'en montre jalouse, elles l'appellent "maman." De son côté Mme de Clairfond a fait de Marie-Madeleine son amie, elle l'aime comme une sœur. Elle et vous, Georges, vous faites partie de notre famille, et il nous a semblé, à Mme de Clairfond et à moi, que si vous épousiez Marie-Madeleine, les liens de notre intimité seraient encore resserrés.

—Vos paroles me touchent profondément, monsieur le comte, et je ne saurais vous exprimer toute la reconnaissance dont mon cœur est pénétré.

—Oh! je sais que vous n'êtes pas un ingrat, mon ami.

—J'ai pour vous une grande affection, monsieur le comte; elle est basée sur mon admiration de votre caractère et mon profond respect pour votre personne.

—Georges, Georges!

—Vous avez fait beaucoup pour moi, monsieur le comte.

—Ne parlez pas de ce que j'ai fait pour vous, mon ami; vous m'avez été un collaborateur précieux et, certes, je vous dois beaucoup plus que vous ne me devez.

Le jeune homme secoua la tête.

—Non, monsieur le comte, non, répondit-il: si j'ai pu vous être de quelque utilité, c'est que, reconnaissant de toutes vos bontés, j'ai voulu être un élève docile afin de mettre à profit les savantes leçons de mon maître. Je n'étais rien, et c'est vous, monsieur le comte, qui m'avez fait ce que je suis, c'est à vous que je dois les facultés que vous voulez bien me reconnaître.

—N'exagérez pas, Georges, ce que vous avez acquis, ce que vous possédez, vous le devez à votre intelligence et à votre travail.

—A votre direction surtout, monsieur le comte. Enfin j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour me rendre digne de mon maître; et un de mes plus vifs désirs, monsieur le comte, est de trouver l'occasion de vous prouver jusqu'à quel point je vous suis dévoué.

—Cette occasion, Georges, vous la trouverez, répliqua le comte en souriant, et peut-être n'est-elle pas aussi éloignée que vous le croyez. Mais nous nous écartons du sujet de notre causerie. Revenons à cette idée que Mme de Clairfond a eue de vous marier, et que je partage maintenant avec elle, de vous unir à Mlle Marie-Madeleine.

—Ce serait le bonheur de ma vie, monsieur le comte, le bonheur rêvé; mais.....

—Allons, dites toute votre pensée.

—Je ne sais pas ce que me répondra Mlle Marie Madeleine, monsieur le comte; mais en admettant qu'elle ne me repousse point, comme vous le faites espérer, je ne vois point comment pourront se concilier toutes ces exigences dont dans un temps plus ou moins rapproché, vous devez ne plus avoir besoin de mes services.

—Nos grands travaux sont à peu près terminés, mon ami; cédant aux instances de la comtesse, du marquis de Marpoix et de toutes mes amis, je ne me lancerai pas dans une autre entreprise. Ici, forcément, le travail va manquer.

—Alors, monsieur le comte? prononça tristement le jeune homme.

—Ne vous êtes-vous pas demandé pourquoi, dans les bâtiments annexés à l'usine, on seront logés les contre-maîtres et une partie des ouvriers, ne se trouve pas encore une habitation destinée au directeur.

—Non seulement je me le suis demandé, monsieur le comte, mais j'ai cru devoir appeler votre attention sur cet oubli.

—Et je vous ai répondu que la construction se ferait plus tard. D'accord avec la comtesse, j'avais déjà décidé que le directeur de l'usine aurait, tout au moins provisoirement, son logement au château de Mondragat. Croyez-vous, Georges, qu'il sera mal dans l'appartement de l'aile droite du château, qui se compose d'un salon, d'un cabinet de travail et de deux belle chambres à coucher?

—Il sera magnifiquement logé.

—Cet appartement a été celui de la comtesse, mademoiselle Marie-Madeleine, écoutez moi: Qui, je vous aime, je vous aime comme vous méritez d'être aimée, respectueusement, saintement, avec toute l'ardeur d'un cœur qui s'est donné à vous tout entier. Mon amour est une adoration, il n'est pas seulement dans mon cœur, il est dans mon âme, il embrase tout mon être; il est ma pensée, il est ma vie! Oui, ma vie; car c'est du jour où vous êtes arrivée à Mondragat que j'ai seulement senti en moi la joie de vivre. Vous m'êtes apparue comme une divinité et j'ai fait mon idole de votre personne aimée, adorée.

Mon âme avait besoin d'une âme, je cherchais à qui je pourrais donner toute la tendresse qui débordait de mon cœur. Je vous attendais et vous êtes venue! Vous êtes venue m'apporter toutes les espérances. Ma pensée s'est illuminée, pour la première fois, j'ai vu une clarté dans l'avenir. Ah! on est fort quand on a un but à la foi et l'espérance! Ma foi est la croyance en l'avenir que vous avez mise en moi: l'espérance me fait voir le bonheur qui peut m'être donné et que je donnerai moi-même; quand à ma force, elle est tout entière en votre amour. Vous êtes en même temps ma foi, mon espérance et ma force! Oui, oui, puisque vous êtes ma vie!

Marie-Madeleine, malgré ses efforts pour maîtriser son émotion, était visiblement troublée.

Pendant que le jeune homme parlait avec tant de chaleur et d'enthousiasme, elle avait tenu ses yeux baissés. Lentement, elle releva la tête, laissant voir deux perles humides suspendues aux franges de ses paupières.

—Monsieur Georges, dit-elle, en le regardant avec une expression indéfinissable, je vous ai écouté avec tristesse.

—Mon Dieu, s'écria-t-il, ai-je eu le malheur de vous déplaire?

—Non, car si je n'étais pas Marie-Madeleine, je serais heureuse de vous avoir inspiré les sentiments que vous venez d'exprimer.

—Que dites-vous? je ne comprends pas! Si vous n'étiez pas Marie-Madeleine? Mais c'est parce que vous êtes Marie-Madeleine que je vous aime, que je vous adore!

—Je connais votre loyauté, monsieur Georges, je sais que vous êtes incapable de mentir.

—Moi, vous mentir!

—Vous me dites que vous m'aimez, je vous crois.

—Oh! oui, croyez-moi, croyez moi, que je vous aime de toute la puissance de mon âme, autant qu'il est possible à un homme d'aimer. Ah! vous ne trouverez jamais un dévouement plus complet, plus absolu que le mien! Ma vie est à vous, je vous l'ai donnée, acceptez-la, et vous verrez, vous verrez comme elle sera consacrée à vous rendre heureuse!

Vous êtes orpheline, je suis orphelin, nous sommes tous deux sans famille.... Allez, c'est bien parce que nous avons la même existence, parce que le même malheur nous a frappés à notre naissance, c'est bien parce que vous êtes Marie-Madeleine et comme moi sans famille, que je vous ai aimée comme je vous aime! Tout de suite, dès le premier jour de votre arrivée ici, je me suis senti irrésistiblement poussé vers vous; votre destinée était si semblable à la mienne! Et une voix mystérieuse parlant à mon cœur, me disait: —"Sois l'ami dévoué de Marie-Madeleine, qui sera pour toi l'ange consolateur. Dans tous mes rêves d'avenir et de bonheur, vous m'apparaissiez, souriante; je pensais sans cesse à unir votre destinée à la mienne.

—Un rêve! murmura la jeune fille.

—Si vous m'aimiez, il serait la réalité, répliqua vivement le jeune homme.

Elle laissa échapper un long soupir.

—Marie-Madeleine, reprit Georges d'une voix tremblante et en la regardant avec anxiété, vous m'écoutez sans colère, vous ne me repoussez pas; mais je suis entre la crainte et l'espoir. Ah! je vous en prie, si je ne vous déplais pas, dites-le moi; ne me laissez pas dans une incertitude cruelle, qui me brise, qui me tue! Pourquoi cette tristesse répandue sur vos traits? Ah! maintenant, ce sont des larmes, vous pleurez! Mademoiselle Marie-Madeleine, au nom du ciel, répondez-moi; un mot, un seul, qu'il m'ouvre un avenir radieux ou me replonge dans le néant!

Il lui avait pris la main; il la porta à ses lèvres et la couvrit de baisers. Lui aussi avait de grosses larmes dans les yeux.

La jeune fille retira doucement sa main.

—Ah! s'écria-t-elle, je ne peux pas vous répondre comme vous le voudriez! Non, je ne peux pas vous dire que je vous aime, quand cet avenir de bonheur dont vous parlez ne saurait se réaliser.

—Ah! exclama-t-il, éperdu de joie, vous m'aimez, vous m'aimez!

—Eh bien! oui, monsieur Georges, je vous aime; mais n'est-ce pas pour vous et moi un malheur plutôt qu'un bonheur! Où cela peut-il nous conduire? Hélas! vous auriez mieux fait de ne point me parler de votre amour, de ne point exiger de moi un aveu que je n'ai pas eu la force de vous refuser.

—Que dites-vous! s'écria-t-il avec transport; mais vous venez de m'ouvrir le ciel! J'ai toutes les joies, tous les bonheurs! Toutes les félicités de la vie sont maintenant à nous!

—Monsieur Georges, répondit-elle en secouant la tête, vous n'avez pas réfléchi, vous ne réfléchissez pas. Nous allons nous trouver ici dans une situation extrêmement délicate, difficile; je m'en effraye.

—Marie-Madeleine, ma bien-aimée, je ne comprends pas vos craintes; à partir de ce moment, nous sommes fiancés, et avant deux mois, je l'espère bien, nous serons unis, vous serez ma femme adorée, ma compagne pour la vie et, jen fait le serment, je vous rendrai la plus heureuse des femmes.

—Mon Dieu, mais c'est vous, monsieur Georges, c'est vous qui ne comprenez pas; je suis ici une institutrice; j'ai pris vis-à-vis de Mme la comtesse de Clairfond l'engagement de faire l'éducation de Lucienne et de Pauline; j'ai enchaîné ma liberté, je ne m'appartiens plus, je n'ai pas le droit de disposer de ma personne.

—Chère Marie-Madeleine, vous ne savez pas ce qui a été décidé, j'aurais dû déjà vous l'apprendre. Écoutez bien, d'abord, il faut que vous sachiez que M. le comte m'a encouragé à vous parler de mon amour et qu'il m'a autorisé à vous demander votre main; donc, loin de s'opposer à notre mariage, M. le comte et la comtesse le verront avec plaisir; du reste, c'est bien la comtesse qui a eu, la première, l'idée de vous marier. Elle avait deviné que je vous aimais et, peut être aussi que vous m'aimiez. Vous le voyez, notre mariage aura lieu sous les auspices de Mme la comtesse et M. de Clairfond. "Eh vous unissant l'un à l'autre, m'a dit M. de Clairfond, nous nous attachons plus étroitement encore deux personnes que nous aimons." Mariée, nous resterons à Mondragat; un appartement, celui de l'aile droite du château, vous le connaissez, nous sera donné. Lucienne et Pauline conserveront leur institutrice. Moi, ma bien-aimée Marie Madeleine, ma pouvelle mère, vient auprès de M. le comte de Clairfond me confie la direction de la fabrique de papier.

—Et tout cela est vrai? dit la jeune fille, qui écoutait haletante.

—Oui, voilà ce que l'on fait pour nous. Ah! je n'espérais pas, je ne pouvais pas espérer un avenir aussi beau.

—Vous le méritez, monsieur Georges; mais comme je sens plus que jamais le peu que je suis.

—De grâce, ne parlez pas ainsi, Marie Madeleine, ou vous me feriez douter de tout, de cet avenir et de moi même. Sachez-le donc, ce que M. de Clairfond fait pour moi, c'est à cause de vous; il ne doute pas que dans sa pensée, c'est votre avenir, votre bonheur à tous deux qu'il désire, qu'il veut.

Vous m'aimez, chère adorée; votre affection est au-dessus de tout, passe avant tout; elle est mon trésor, elle est ma vie. Ah! si je suis heureux de ma fortune, c'est que je vais pouvoir la partager avec vous. Ce n'est pas tant la fortune que cherche l'homme, c'est le bonheur, et le mien, Marie Madeleine, ne saurait exister sans vous.

Si vous saviez quel changement s'est fait en moi dès le premier jour de votre arrivée à Mondragat; je n'étais plus le même. En moi quelle allégresse! Autour de moi, tout rayonnait. Jamais je ne m'étais mis au travail avec tant de plaisir. Déjà vous faisiez partie de moi-même, je vous aimais, votre existence liée à la votre; je n'étais plus seul, vous étiez pour moi la famille. Je vous aimais, et rien que je dusse me taire, garder au fond de mon cœur le secret de mon amour, j'étais heureux; c'est que l'espérance est une source de bonheur, on en peut vivre; je vous aimais à présent, chère Marie-Madeleine, j'espérais que votre cœur répondrait à l'appel du mien, que vous m'aimeriez.

J'avais cependant des inquiétudes; quand je vous voyais un peu triste, j'étais affreusement tourmenté; je m'imaginais que vous aviez des chagrins, et je me désolais de ne pouvoir les partager avec vous. Mais quand, le matin, en me disant bonjour, votre doux regard s'était arrêté sur moi et que j'avais vu le gai sourire sur vos lèvres, oh! s'écria-t-il, que ma journée serait belle, cette journée qui commençait. J'avais la joie au cœur et la chanson aux lèvres.

Oh! maintenant, Marie-Madeleine, elle y est pour toujours, la joie dans mon cœur!

Il s'était agenouillé devant elle, il tenait ses deux mains, qu'elle lui avait abandonnées, et il la contemplait dans une douce extase.

Marie-Madeleine restait silencieuse, sous le charme des paroles de Georges, chaudes et vibrantes. Sa poitrine se soulevait, trahissant la violence de son émotion. Ah! comme son cœur battait fort! Mais, aussi, quelle ivresse dans son âme! Elle était heureuse, elle était fière d'être aimée. Cependant, une pensée vint encore assombrir ses front.

—Monsieur Georges, dit-elle, vous savez que je n'ai jamais connu ni ma mère ni mon père. Ils sont morts tous deux, m'a-t-on d